Film d'art PHOCÉA

LES MYSTÈRES DE PARIS

GRAND ROMAN D'AMOUR ET D'AVENTURES

— FEUILLETON N° 47 —

Adaptation du texte d'Eugène SUE par M. Marcel Allain

Mise en scène par M. Charles Burguet

DIXIEME CHAPITRE

Le Maître d'École et la Chouette

XXXIV

LE BONHEUR DE SE REVOIR

— Allons, allons, embarquez la mère, puisque vous allez à Paris tout à l'heure, dit Nicolas en démarrant ; venez dans le bachot à soupape... Comme ça les deux femmes ne se défieront de rien... Et toi, Calebasse, saute dans l'autre, et des bras... ma fille... rame dur !.. Ah ! tiens, prends mon croc, mets-le à côté de toi, il est pointu comme une lance... Ça pourra servir. Et en route ! dit le bandit en plaçant dans le bateau de Calebasse un long croc armé d'un fer aigu.

En peu d'instants, les deux bachots, conduits l'un par Nicolas, l'autre par Calebasse, abordèrent sur la grève, où Mme Séraphin et Fleur-de-Marie attendaient depuis quelques minutes. Pendant que Nicolas attachait son bateau à un pieu placé sur le rivage, Mme Séraphin s'approcha et lui dit tout bas et très rapidement :

— Dites que Mme Georges nous attend !.

Puis la femme de charge reprit à haute voix :

— Nous sommes en retard, mon garçon ?

— Oui, ma brave dame, Mme Georges vous a déjà demandées plusieurs fois...

— Vous voyez, ma chère demoiselle : Mme Georges nous attend, dit Mme Séraphin en se retournant vers Fleur-de-Marie.

Puis s'adressant à Nicolas :

— Voyons, mon garçon, approchez encore un peu plus votre bateau, que nous puissions monter.

Et elle ajouta tout bas :

— Il faut absolument noyer la petite ; si elle revient sur l'eau, replongez-la...

— C'est dit... et vous, n'ayez pas peur ; quand je vous ferai signe, donnez-moi la main... Elle enfoncera toute seule... tout est préparé... vous n'avez rien à craindre, répondit tout bas Nicolas qui, avec une impassibilité féroce sans être touché de la beauté et de la jeunesse de Fleur-de-Marie, lui tendit son bras.

La jeune fille s'y appuya légèrement et entra dans le bateau.

— A vous, ma brave dame, dit Nicolas à Mme Séraphin.

Et il lui offrit la main à son tour. Sans défiance, Mme Séraphin embarqua.

— A la bonne heure, dit Nicolas en échangeant un coup d'œil expressif avec sa sœur.

Et du bout de sa rame, il donna une vigoureuse impulsion à son bachot.

Peu de moments après que Fleur-de-Marie avait quitté Saint-Lazare avec Mme Séraphin, la Louve était aussi sortie de prison. Grâce aux recommandations de Mme Armand et du directeur, on avait gracié la maîtresse de Martial de quelques jours de captivité qui lui restaient à subir. Un changement complet s'était d'ailleurs opéré dans l'esprit de cette créature jusqu'alors corrompue, avilie, indomptée. Ayant sans cesse présent à la pensée le tableau de la vie paisible, rude et solitaire, évoquée par Fleur-de-Marie, la Louve avait pris en horreur sa vie passée. Se retirer au fond des forêts avec Martial... tel était alors son but. Confiante dans l'appui que Fleur-de-Marie lui avait promis au nom d'un bienfaiteur inconnu, la Louve venait donc faire cette louable proposition à son amant. Une fois libre, la Louve ne songea qu'à revoir son « homme », comme elle disait. Elle n'avait pas de nouvelles de lui depuis plusieurs jours. Dans l'espoir de le rencontrer à l'île du Ravageur, et décidée à l'y attendre, s'il ne s'y trouvait pas, elle monta dans un fiacre et se fit rapidement conduire au pont d'Asnières qu'elle traversa environ un quart d'heure avant que Mme Séraphin et Fleur-de-Marie venant à pied, fussent arrivées sur la grève près du four à plâtre.

Lorsque Martial ne venait pas prendre la Louve dans son bateau pour la mener dans l'île, elle s'adressait à un vieux pêcheur nommé le père Férot, qui habitait près du pont. La Louve arriva bientôt à la maison du pêcheur. Assis devant sa porte, le père Férot raccommodait ses filets. Du plus loin qu'elle l'aperçut, la Louve s'écria :

— Votre bateau... père Férot ?... vite !.. vite !...

— Ah ! c'est vous mademoiselle ; bien le bonjour... Il y a longtemps qu'on ne vous a pas vue par ici ?

— Oui, mais votre bateau... vite... et à l'île !..

— Ah bien ! c'est comme un sort, ma brave fille, impossible pour aujourd'hui. Mon garçon a pris mon bachot pour s'en aller à Saint-Ouen... Il ne reste pas un bateau sur toute la rive d'ici jusqu'à la gare...

— Mordieu ! s'écria la Louve en frappant du pied et en serrant les poings : c'est fait pour moi !

— Vrai ! foi de père Férot... je suis bien fâché de ne pas pouvoir vous conduire à l'île... car sans doute qu'il est encore plus mal ?..

— Plus mal ?.. qui ?..

— Martial !

— Martial !.. s'écria la Louve en saisissant le père Férot au collet ; mon homme est malade ?

— Vous ne le savez pas ?

— Il est malade !.. Et depuis quand ?

— Depuis deux ou trois jours...

— C'est faux ! Il me l'aurait écrit !

— Ah ! bien oui ! il est trop malade pour écrire !..

— Trop malade pour écrire !.. Et il est à l'île !..

— Je vais vous dire... Figurez-vous que ce matin, j'ai rencontré la veuve Martial, je n'ai pas osé éviter de lui parler ; elle a l'air si mauvaise que j'en ai toujours peur... « Voilà deux jours que je n'ai pas vu votre Martial, que je lui dis, il est donc parti en ville ? » Là-dessus, elle me regarde avec des yeux... mais des yeux... qui m'auraient tué s'ils avaient été des pistolets.

— Vous me faites bouillir... Après !.. Après ?..

— Tenez, vous êtes une bonne fille, promettez-moi le secret, et je vous dirai toute la chose.. comme je la sais... Car voyez-vous, Martial est un bon enfant quoique mauvaise tête, et s'il lui arrivait malheur par sa vieille scélérate de mère ou par son gueux de frère, ça serait dommage.

— Mais que se passe-t-il... Qu'est-ce que sa mère et son frère lui ont fait ? Où est-il ? hein ?..

— Vous ne répéterez à personne ce que je vous raconte ?

— Non, non, non !

— Oh ! quelle fille ! quelle fille !.. a-t-elle une mauvaise tête ! Voyons, m'y voilà. D'abord il faut vous dire que Martial est de plus en plus en bisbille avec sa famille... et qu'ils lui feraient quelque mauvais coup, que cela ne m'étonnerait pas ; donc, ce matin, je dis à la veuve : « Il y a deux jours que je n'ai vu Martial, son bachot est au pieu.. il est donc en ville ? ». Là-dessus, la veuve me regarde d'un air méchant : « Il est malade à l'île, et si malade qu'il n'en reviendra pas ! » me dit-elle. Je me dis à part moi : « Comment que ça se fait ? Il y a trois jours que... » Eh bien ! quoi !.. dit le père Férot en s'interrompant ; eh bien ! où allez-vous ?... Où diable court-elle à présent ?..

Croyant la vie de Martial menacée par les habitants de l'île, la Louve, éperdue de frayeur, transportée de rage, n'écoutant pas davantage le pêcheur, avait couru le long de la Seine. Elle passa, sans les voir auprès de deux personnes qui, frappées par son air hagard, se retournèrent pour la suivre de loin... Ces deux personnes étaient deux amis qui habitaient à quelque distance : le docteur Griffon et le comte de Saint-Rémy, que le lecteur a déjà vu assister au déjeuner de garçons du malheureux marquis d'Harville...

Haletante, le teint empourpré, le regard étincelant, la Louve s'arrêta donc en face de la pointe de l'île qui, formant une courbe dans cet endroit, se rapprochait assez du rivage.

A travers les branches effeuillées des saules et des peupliers, la Louve aperçut le toit de la maison où Martial se mourait peut-être... A cette vue, poussant un gémissement farouche, elle arracha son châle, son bonnet, laissa glisser sa robe jusqu'à ses pieds, ne garda que son jupon, se jeta intrépidement dans la rivière, y marcha tant qu'elle eut pied, puis le perdant, elle se mit à nager vigoureusement vers l'île...

Ce fut un spectacle d'une énergie sauvage.

A chaque brassée, l'épaisse et longue chevelure de la Louve, dénouée par la violence de ses mouvements, frémissait autour de sa tête comme une crinière brune à reflets cuivrés. Ses bras blancs et nerveux, d'une vigueur tout virile, fendaient l'eau qui rejaillissait et roulait en perles humides.

Tout à coup, de l'autre côté de l'île... retentit un cri de détresse... un cri d'agonie terrible, désespéré... la Louve tressaillit et s'arrêta court... Puis, se soutenant sur l'eau d'une main, de l'autre elle rejeta en arrière son épaisse chevelure et écouta... Un nouveau cri se fit entendre... mais plus faible... mais suppliant, convulsif... expirant... Et tout retomba dans un profond silence...

— Mon homme ! cria la Louve en se remettant à nager avec fureur.

Dans son trouble, elle avait cru reconnaître la voix de Martial. C'était en réalité Fleur-de-Marie qui, précipitée en même temps que Mme Séraphin, surnageait une seconde, et appelait au secours, tandis que sa compagne coulait à pic.

Le comte et le docteur, auprès desquels la Louve était passée en courant, n'avaient pu la suivre d'assez près pour s'opposer à sa témérité. Ils arrivèrent en face de l'île au moment où venaient de retentir les deux cris effrayants. Ils s'arrêtèrent aussi épouvantés que la Louve... Voyant celle-ci lutter intrépidement contre le courant, ils s'écrièrent :

— La malheureuse va se noyer !

Ces craintes furent vaines : la maîtresse de Martial nageait comme une loutre ; en quelques brassées, l'intrépide créature aborda. Elle avait pris pied et s'aidait, pour sortir de l'eau, d'un des pieux qui formaient à l'extrémité de l'île une sorte d'estacade avancée, lorsque tout à coup, le long de ces pilotis, emporté par le courant... passa lentement, le corps d'une jeune fille vêtue en paysanne... ses vêtements la soutenaient encore sur l'eau.

Se cramponner d'une main à l'un des pieux, de l'autre saisir brusquement au passage la femme par sa robe, tel fut le mouvement de la Louve, mouvement aussi rapide que la pensée. Douée d'une force et d'une adresse peu communes, la Louve souleva la Goualeuse (c'était elle), qu'elle n'avait pas encore reconnue, la prit entre ses bras robustes comme on prend un enfant, fit encore quelques pas dans la rivière et la déposa enfin sur la berge gazonnée de l'île.

— Courage !.. courage !.. lui cria M. de Saint-Rémy, témoin comme le docteur Griffon de ce hardi sauvetage. Nous allons passer le pont d'Asnières et venir à votre secours avec un bateau.

Puis tous deux se dirigèrent en hâte vers le pont. Ces paroles n'arrivèrent pas jusqu'à la Louve...

Répétons que, de la rive droite de la Seine, où se trouvaient encore Nicolas, Calebasse et sa mère, après leur détestable crime, on ne pouvait absolument pas voir ce qui se passait de l'autre côté de l'île, grâce à son escarpement, ce qui faisait qu'ils s'éloignaient bien persuadés de la mort de leurs deux victimes...

Haletante, cependant, la Louve, agenouillée sur l'herbe à côté de Fleur-de-Marie, reprenait ses forces et examinait les traits de celle qu'elle venait d'arracher à la mort. Qu'on juge de sa stupeur en reconnaissant sa compagne de prison... sa compagne qui avait eu sur sa destinée une influence si rapide, si bienfaisante. Dans son saisissement, la Louve un moment oublia Martial.

— La Goualeuse ! s'écria-t-elle.

Mais se relevant aussitôt, la Louve emporta Fleur-de-Marie dans ses bras.

Chargée de ce léger fardeau, elle courut vers la maison, ne doutant pas que la veuve et sa fille, malgré leur méchanceté, ne donnassent les premiers secours à Fleur-de-Marie. Lorsque la maîtresse de Martial fut arrivée au point culminant de l'île, d'où elle pouvait découvrir les deux rives de la Seine, Nicolas, sa mère et Calebasse s'étaient éloignés.

...Certains de l'accomplissement de leur double meurtre, ils se rendaient alors en toute hâte chez Bras-Rouge.

A ce moment aussi un homme qui, embusqué dans un des renfoncements du rivage cachés par le four à plâtre, avait invisiblement assisté à cette horrible scène, disparaissait, croyant ainsi que les meurtriers, le crime exécuté..... Cet homme était Jacques Ferrand. Un des bateaux de Nicolas se balançait amarré à un pieu du rivage, à l'endroit où s'étaient embarquées la Goualeuse et Mme Séraphin. A peine Jacques Ferrand quittait-il le four à plâtre pour regagner Paris, que M. de Saint-Rémy et le docteur Griffon passaient en hâte le pont d'Asnières, accourant vers l'île, comptant s'y rendre à l'aide du bateau de Nicolas qu'ils avaient aperçu de loin.

A sa grande surprise, en arrivant auprès de la maison des ravageurs, la Louve trouva la porte fermée. Déposant sous la tonnelle Fleur-de-Marie toujours évanouie, elle s'approcha de la maison... elle connaissait la croisée de la chambre de Martial... Quelle fut sa surprise de voir les volets de cette fenêtre couverts de plaques de tôle et assujettis au-dehors par deux barres de fer ! Devinant une partie de la vérité, la Louve poussa un cri rauque, retentissant, et se mit à appeler de toutes ses forces :

— Martial !.. mon homme !..

Rien ne lui répondit... Epouvantée de ce silence, la Louve se mit à tourner... à tourner autour du logis, comme une bête sauvage qui flaire, et cherche en rugissant l'entrée de la tanière où est enfermé son mâle.

— Coûte que coûte il lui fallait entrer. D'un coup d'épaule, elle enfonça la porte. Alors, elle entendit les cris de François et d'Amandine à qui elle rendait la liberté, car ils étaient emprisonnés dans la cave et Calebasse avait oublié la clef dans la serrure.

— Oh ! la Louve, sauvez notre frère, supplièrent les enfants, ils l'ont muré dans sa chambre.

— J'arrive à temps, riposta la Louve.... Mon Dieu ! et la Goualeuse que j'oublie... Amandine, vite du feu tout de suite, François, aide ta sœur à apporter ici une pauvre fille qui est évanouie sous la tonnelle.

Et puis la Louve se précipitait en avant. Armée d'un merlin qu'elle maniait sans souci de son poids, elle attaquait la porte de la chambre de son amant :

— Courage, mon homme... voilà ta Louve.

La porte enfoncée, elle devait soutenir, porter presque Martial qui défaillait, moins encore de faim que d'étouffement. Hermétiquement fermée, la chambre où il avait été emprisonné n'avait point vu son air se renouveler.

— Martial... Martial... vas-tu mieux, cria bientôt la Louve.

— Sans toi, j'étais mort.

— Mais tes mains... tes pauvres mains... Qu'est-ce qu'ils t'ont donc fait, mon Dieu ?

— Nicolas et Calebasse m'avaient muré dans ma chambre pour m'y laisser mourir de faim... j'ai voulu les empêcher de clouer mes volets... ma sœur m'a coupé les mains à coups de hachette !

— Les monstres !

— Tiens, ne me parle pas d'eux... dit Martial avec amertume.

Puis, remarquant pour la première fois les vêtements mouillés et l'étrange accoutrement de la Louve, il s'écria :

— Que t'est-il arrivé ?... tes cheveux ruissellent. Tu es en jupon... il est trempé d'eau...

— Je te savais en danger... je n'ai pas trouvé de bateau...

— Et tu es venue à la nage ?

— Oui... Mais tes mains... donne que je les baise...

— Oh ! ma brave Louve, s'écria Martial avec enthousiasme. Mais tu trembles... Entre là .. tu prendras le manteau de Calebasse, tu t'envelopperas dedans.

En une seconde, la Louve fut enveloppée d'un marteau de tartan et revint.

— Pour moi... risquer de te noyer ! répéta Martial en la regardant avec exaltation.

— Au contraire.. une pauvre fille se noyait... je l'ai sauvée... en abordant à l'île.

— Tu l'as sauvée... aussi ?... Où est-elle ?

— En bas, avec les enfants. ils la soignent et si tu savais quel hasard !... C'est une de mes compagnes de Saint-Lazare... Une fille bien extraordinaire... va...

— Comment cela ?

— Figure-toi que je l'aimais et que je la haïssais, parce qu'elle m'avait mis à la fois la mort et le bonheur dans l'âme, à propos de toi...

— De moi ?

— Ecoute... Martial...

Puis s'interrompant, la Louve ajouta :

— Tiens. non... non... je n'oserai jamais !... J'étais venue pour te voir et pour cela, car, en partant de Paris, je ne te savais pas en danger.

— Eh bien... dis !

— Je n'ose plus...

— Tu n'oses plus... après ce que tu viens de faire pour moi !

— Justement... j'aurais l'air de quémander du retour !...

— Quémander du retour ! Est-ce que je ne t'en dois pas ? Est-ce que tu ne m'as pas déjà soigné nuit et jour dans ma maladie l'an passé ?

(A suivre.)

Le dixième épisode sera projeté à partir du Vendredi 5 Janvier à Lille au **CINEMA PRINTANIA**, rue d'Amiens et au **PALACE CINEMA**, rue d'Iéna.

Une Réforme de la Publicité

Nous avons obtenu que le contrôle complet et effectif des tirages de journaux soit désormais enregistré officiellement.

Nous avons dit, la semaine dernière, que la proposition de **contrôle volontaire des tirages de journaux** déposée par notre représentant à la Semaine de la Publicité à Paris avait été prise en considération et renvoyée à l'examen de la Commission.

Nous avons la satisfaction d'indiquer aujourd'hui aux annonceurs que notre *proposition est devenue une réalité* :

La Semaine de la Publicité a créé l'Office de la Justification des tirages des organes quotidiens et périodiques, rattaché à la Chambre syndicale de la Publicité, à Paris.

Cet office tiendra deux registres :

Le Livre n° 1, où seront inscrits les tirages des journaux qui auront demandé à ce que leur tirage soit contrôlé par un expert comptable, sur une période de six mois, d'après les pièces authentiques de comptabilité, livres de vente, pièces de caisse, etc.

Notre journal a demandé à être le premier inscrit sur ce registre n° 1, ce qui prouve qu'il désire donner aux annonceurs **la preuve la plus complète, par tous moyens,** de la puissance de son tirage et — ce qui est important de sa **vente.**

Sur le Livre n° 2 de l'Office seront inscrites les déclarations faites par les journaux qui n'acceptent aucun contrôle ; c'est dire la valeur de la déclaration et du tirage annoncé !

En obtenant cette décision capitale qui va transformer les mœurs de la Publicité et mettre fin au bluff des journaux exploitant la confiance des clients de publicité, nous n'avons eu d'autre but que donner aux annonceurs un **moyen officiel d'être renseignés** sur la valeur des différents organes français.

Nous ne craignons point la lumière. Nous affirmons toujours que notre tirage est plus du double des autres journaux de Lille. Et nous ferons la preuve.

LA DIRECTION.

Notre demande de contrôle complet pour notre tirage

On lira ci-dessous la lettre que notre directeur a écrite le 27 décembre à M. le Président de l'Office de Justification des Tirages.

27 Décembre 1922.

Monsieur le Président de l'Office de la Justification des Tirages des organes quotidiens et périodiques, Chambre Syndicale de la Publicité,

15, rue du Faubourg-Montmartre, 15, PARIS.

Monsieur le Président,

La Semaine de la Publicité ayant décidé la création d'un Office de Justification des Tirages ; et le **Réveil du Nord** ayant tenu à être le premier à réclamer cette création, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien faire procéder à la vérification du chiffre de notre tirage. A cet effet nous acceptons le contrôle de l'expert comptable ou de toutes personnes compétentes désignées par l'Office et munies de pouvoirs réguliers aux clauses de l'annexe N° 1 des résolutions prises par la Semaine de la Publicité.

Nous serions heureux que les dispositions prises en vue de ce contrôle permettent d'inscrire à très brève échéance notre journal avec le N° 1 sur le livre N° 1 de votre Office.

En souhaitant une réponse prochaine, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Le Directeur :
E. GUILLAUME.

La création de l'Office de justification des Tirages

A titre de document nous reproduisons ci-dessous la décision prise par la Semaine de la Publicité :

SUR LA QUESTION DES TIRAGES

La Semaine de la Publicité, estimant :

Qu'il est désirable que, chaque jour, plus de clarté et plus de précision soient fournies dans le domaine de la publicité spécialement en ce qui concerne les tirages, pour donner de la confiance dans la publicité ;

Que dans cet ordre d'idées, il semble possible d'aboutir d'ores et déjà, et dans une certaine mesure, à un résultat pratique,

Décide :

La création d'un organisme spécial sous ce titre :

« Office de la Justification des Tirages des organes quotidiens et périodiques. »

Office, dont les membres seront pris au sein de la Commission exécutive permanente devant prolonger la Semaine de la Publicité ou délégués par cette Commission ; cet Office sera chargé de recevoir des organes toutes les déclarations de tirage et justifications de ces déclarations. Ledit Office consignera les déclaration de tirage de la façon suivante :

1° SUR UN REGISTRE N° 1 : toutes celles émanant d'organes ayant consenti à toutes les opérations jugées nécessaires par l'Office pour un contrôle véritablement effectif, tel que le contrôle par expert-comptable assermenté près du Tribunal de Commerce de la Seine et désigné par l'Office de Justification. Ce contrôle aura lieu par la vérification des comptes des dépositaires et vendeurs, de la comptabilité, pièces de caisses, banque, etc...

Cet expert-comptable pourra exiger toutes les pièces qu'il jugera nécessaires à l'exercice de sa mission sans que le journal puisse s'y opposer. Ce contrôle sera effectué sur une période de six mois. Le contrôleur mentionnera les résultats de ce contrôle, sur papier timbré, en double exemplaire, qui seront enregistrés. Un exemplaire sera remis au journal qui pourra en faire tous usages qu'il jugera à propos ; l'autre versé à l'« Office de Justification » qui ne portera, sur le livre N° 1, QU'A CE MOMENT, le nom du journal avec les chiffres de tirages indiqués par l'expert.

Tous les frais de l'expertise étant supportés par le journal.

2° Sur un registre N° 2 : toutes les déclarations ayant le même objet tels qu'ils résulteront de documents émanant des administrations des organes, tels que tarifs, droits de propagande, graphiques de répartition d'un organe par départements, par exemple, à la condition expresse que ces renseignements émaneront de l'administration elle-même de l'organe intéressé.

Les deux registres pourront être communiqués confidentiellement sous la garantie des membres du nouvel Office aux adhérents des groupements professionnels de la publicité et leurs clients, ledit Office devant fonctionner à partir du 1er janvier 1923 au siège de la Chambre Syndicale de Publicité.

Instruisons-nous sur :

L'Algérie hivernale, pittoresque et antique

A présent que le tourisme est comme un besoin dans nos mœurs, on ne saurait se lasser d'annoncer ce qui peut retenir, réjouir ou émouvoir le voyageur et le curieux dans toutes les régions de notre France.

Or, au temps où nos plages sont désertes, l'Algérie offre, en terre de France, le beau voyage ensoleillé, des rives de sa mer bleue aux palmeraies molles et tièdes de son Sud où s'entrouvre un autre infini : le désert et ses dunes.

C'est le voyage où peuvent se combiner l'agrément et l'intérêt pratique, le plaisir et les plus instructives découvertes. Ne serait-elle pas le pays de l'activité impatiente, du travail acharné et des promptes affaires, qu'elle mériterait d'être connue, qu'il faudrait que les gens de la vieille France la connaissent pour la douceur de son climat, pour la beauté toujours émouvante et changeante de ses aspects.

En vérité, il n'y a peut-être pas sur la terre, certainement pas, du moins dans des contrées où nous puissions aller, au bout d'un aussi court et aussi peu coûteux voyage, de pays où la nature ait rassemblé tant de sites curieux et divers, tant de visions inattendues dont les contrastes même sont des sujets d'admiration et d'étonnement.

Dans les villes, dont aucune ne ressemble à une autre, les peuples, la nature et le temps ont composé de surprenantes visions. Dans Alger, la casbah blanche et bleue où s'attarde la vie barbaresque est incrustée dans l'immense développement de la plus moderne des cités. Sa baie est l'une des plus harmonieuses du monde. Elle est environnée de parcs, de jardins, de chemins et d'allées où les végétations d'Afrique, luxuriantes, leurs floraisons délicieusement bigarrées, versent des ombres caressantes et parfumées.

Oran est imposante, riche et noble, largement étendue, devant son beau port, au pied d'une montagne raide et nue.

Constantine merveille naturelle du monde, chargée des plus profonds souvenirs historiques, déconcertante sur son énorme rocher qu'enlace la tragique ceinture d'un gouffre béant et tourmenté, a de quoi retenir en outre et longtemps le passant dans son antique ville indigène, ses mosquées et ses palais.

Tlemcen possède de merveilleux et purs monuments maures ; Blidah est la ville des roses et des vergers d'oranges. Le doux charme de Bône est un mélange de pittoresque oriental et de grâce italienne...

Tout le bled est rempli de beautés imprévues et soupçonnées à peine. Dans la Kabylie montagneuse et forestière, on peut cheminer des journées et satisfaire incessamment ses désirs d'inconnu, soit dans la succession des grandioses paysages baignés de lumière idéale, soit à l'apparition des scènes de la captivante vie berbère.

Soudain, après l'émerveillement de la longue corniche taillée dans la montagne et dominant la mer, après la traversée des gorges infernales du Chabet et des Portes-de-Fer, surgit sur le ciel clair et vaste, l'intacte majesté des villes romaines mortes dressant leurs arcs et leurs colonnes, déployant leurs théâtres, étendant leurs forums.

Ces formidables ruines attestent la puissance de l'œuvre africaine de Rome, que nous relevons après de longs siècles de mort. Et voici les vestiges plus antiques encore des Carthaginois et des Phéniciens...

Djemila, Timgad, Madaure, Hippône, Tebessa.. Quels troublants et attachants spectacles ! Le sol a rendu tout entiers les témoignages d'une vie éteinte depuis des milliers d'ans .. Ces rues et ces maisons, ces thermes et ces basiliques, ces imposantes pierres ont reçu le contact du grand peuple, notre précurseur africain. Là vécurent des hommes dont la pensée est immortelle. Nous sommes sur le pays d'Augustin de Thagaste dont la grande âme plane sur ces ruines et sur les villes que nous bâtissons. Son regard a connu ces nobles horizons où nous suivons la courbe harmonieuse et immuable des montagnes..

Dans l'Aurès, un autre monde nous apparaît, sous les cèdres des abruptes montagnes, parmi les grenadiers, les amandiers garnissant en vergers denses les bords de turbulentes rivières. Les Berbères de ces contrées vivent toujours la même vie qui fut celle des hommes de ces terres alors que Timgad-la-morte était mouvante et peuplée.

Sur cet étrange et séduisant pays, pour s'offrir à la contemplation du voyageur, se rejoignent et se touchent le plus profond passé et l'âge moderne en son activité. De même que se réunissent, se fondent ou s'opposent notre Europe et l'Orient et l'Afrique sauvage.

Car voilà tout-à-coup le Sud et son mystère : la palmeraie immense, après la gorge rouge d'El Kantara ; le seuil du grand désert. Et, tout le long de ce Sud, de Touggourt à El Oued, de Bou-Saâda à Figuig ou à Colomb-Béchar, une vie, une atmosphère tout au lointain des nôtres, un infini de découvertes et de curiosités, si nous ne nous contentons plus de la belle Algérie du Nord, profondément cultivée par la France, mais immensément riche de merveilles touristiques.

Le touriste d'Algérie n'aura jamais perdu sa peine — légère en vérité car en moins de trois jours il peut rentrer chez lui et partout il aura trouvé bon accueil et confort. Il aura par surcroît rempli un de ses devoirs de Français.

Y. E.-N.

FEUILLETON DU 31 DECEMBRE N° 5

La Maison du Mystère

GRAND ROMAN D'AVENTURES ET D'AMOUR

PAR JULES MARY

Adapté à l'écran par la firme ECLIPSE

PREMIÈRE PARTIE

A l'étang du Pré-Noir

— Je vois ce qui est. Mais je ne savais pas encore, hier, ce qui était. Je le sais seulement d'aujourd'hui. Et croyez-vous que ces calomnies n'auraient pas de vraies raisons de se répandre si l'on apprenait autour de nous — et peut-être est-ce connu déjà — que votre générosité un peu imprudente s'est étendue jusqu'à offrir à Régine des cadeaux dont l'ensemble constitue une petite fortune ?..

— J'en éprouvais tant de joie, tant de joie...

— Et moi je n'avais conçu aucun scrupule... A présent, nous devons prendre tous les deux une décision et je n'en vois pas d'autre que celle qui vous fera espacer vos visites aux Basses-Bruyères, jusqu'à ce que vous les cessiez tout à fait...

Marjory, resté debout, chancela.

Il s'appuya des deux mains sur le dossier d'un fauteuil.

— Vous... me... chassez...

— Non... Je vous expose certains faits qui sont pour nous un problème, et à ce problème je ne vois pas d'autre solution.

— Vous me chassez ! redisait-il avec accablement. Mais que croyez-vous ? Que soupçonnez-vous donc ? En un mot, que craignez-vous ?...

— Je ne veux pas que partout où Régine se présente, un regard curieux ou insolent, puisse l'atteindre... Je ne veux pas qu'autour d'elle s'élèvent des pensées mauvaises, ou seulement inquiétantes... Je veux que l'atmosphère dans laquelle se passe sa vie soit saine... et vous-même, mon vieil ami, ne le voudrez-vous pas comme moi ?

Villandrit sortit du salon, fut absent pendant quelques minutes.

Marjory ne parut point s'en apercevoir.

Il y avait, sur ses traits, l'expression d'un désespoir sans borne. De temps en temps il appuyait ses deux poings sur ses yeux, sur ses tempes, l'air égaré.

— Que leur ai-je fait, pour m'attirer un si grand malheur ?

Julien rentra, des écrins dans ses bras.

— Je les ferai reporter chez vous, dit-il... vous voyez qu'il n'y manque rien...

— Comment expliquerez-vous à Régine ?

— L'explication est toute naturelle... Elle la comprendra.

— Comprendra-t-elle aussi pourquoi je m'abstiendrai de toute visite ? Et croyez-vous que cette enfant, qui toute sa vie eut l'habitude d'être gâtée et choyée par moi, ne s'étonnera pas et même ne souffrira pas de ne plus me voir ?

— Il le faut, monsieur Marjory...

— Vous êtes le maître.

Il se souleva avec peine. Et Julien put se rendre compte de l'immense douleur de cet homme. Alors il se ressouvint des allusions de Corradin à toute une existence de dérèglements, à cette réputation dans les rayons de laquelle Marjory vivait encore, même sur son déclin. Lui, dangereux ? Auprès d'une coquette ou d'une vicieuse, peut-être. Auprès de la candide et amoureuse Régine, de cette âme de droiture et de tendresse, quelle dérision ! Il eut presque pitié.

— Je n'en resterai pas moins l'ami de cette maison, quoi que vous fassiez injustement, pour m'en éloigner et je veillerai sur elle malgré vous, de loin, comme j'y veillais de près... Vos affaires traverseront prochainement une crise sérieuse... Elle s'annonce déjà... Je ne sais comment vous en pourrez sortir... Est-ce vrai ?

— Je tâcherai de me débrouiller...

— Vous avez beaucoup de qualités, pas celle-là.

Et Marjory haussa les épaules.

— Mon cher Julien — laissez-moi continuer de vous traiter en ami — je me suis trop préoccupé, surtout en ces derniers temps et sans vous prévenir, de vos ateliers, et, d'autre part, j'ai vécu trop longtemps parmi des difficultés et dans des tempêtes pour ne pas voir clair dans celles qui vous attendent. Elles sont graves, ces difficultés, plus graves que vous ne l'imaginez. Vous avez des ennemis qui guettent votre défaillance, renseignés sur votre faiblesse et qui, sans que vous en conceviez le moindre doute, vous poussent doucement vers l'abîme... Le jour où vous y tomberez, votre succession sera vite recueillie par celui d'entre eux que vous soupçonnez le moins et qui aura le plus ardemment travaillé à votre perte.

— Si vos paroles ne sont pas de vaines menaces .. précisez... dites-moi son nom....

Marjory hésita. Son regard douloureux se posa longuement sur Villandrit, puis il dit avec amertume :

— A quoi bon ? Vous n'avez plus confiance en moi... Je vous laisse à vos propres forces... Débrouillez-vous seul, puisque vous le voulez... Débrouillez-vous contre les usuriers entre les mains desquels vous êtes tombé, et les bandes de banquiers fripons auxquels, sans me consulter, vous avez eu recours... Débrouillez-vous pour votre fin de mois prochaine contre les créances, les traites, les billets de toute nature et les payements qui, de retard en retard, de report en report, vont arriver à leur échéance, cette fois irrémissible... Débrouillez-vous, Julien, débrouillez-vous...

Il partit, lourdement !

Dans les allées du jardin, il rencontra de nouveau Régine qui achevait la cueillette de ses fleurs.

Villandrit le suivait des yeux.

Au fur et à mesure que Marjory se rapprochait de la jeune femme, sa démarche trahissait son émotion... il fit tout à coup plusieurs pas précipités et vint s'écrouler comme une masse aux pieds de Régine.

Il se releva du reste presque aussitôt pendant qu'elle s'empressait auprès de lui, et comme elle voulait appeler à son aide, Villandrit vit qu'il l'en empêchait.

Alors, en s'appuyant plus fortement sur sa canne il voulut repartir.

Régine lui offrit son bras. Il refusa, d'un brusque geste, et s'éloigna.

Sa démarche se fit plus ferme, plus décidée. Son pas, sur la terre, se posait plus solide et sa carrure semblait avoir retrouvé toute sa puissante vigueur. Il ne se retourna pas vers la maison, ni vers Régine qui pourtant guettait ce regard d'adieu et fut longtemps à l'attendre...

Et Julien vit qu'elle était soucieuse.

Y avait-il entre eux un secret ?

Quel secret ?

Quand il fut sous bois, et certain qu'on ne pouvait plus l'apercevoir, alors seulement Marjory s'arrêta.

— Ne plus la voir... ne plus vivre auprès d'elle, dans l'air qu'elle respire... ne plus entendre sa voix, ses chansons et ses rires. Ne plus sentir la douceur de sa charité tendre se poser sur moi ?.. Est-ce possible sans que j'en meure ?

Quel secret ?

A Paris, vingt ans auparavant, Marjory et Marie-Ange de Bettigny s'étaient aimés. La réputation de Marjory, à cette époque, telle que Corradin la représentait, était méritée. La cruauté de l'homme vis-à-vis de ses maîtresses était un attrait pour certaines femmes. Mais au contraire de ce qui s'était passé jusque-là, son attachement pour Marie-Ange fut profond, son amour vrai et alors que les scandales du banquier avaient défrayé toujours les chroniques mondaines et galantes, il arriva que le secret fut jalousement gardé par lui sur cette liaison qui devait être la dernière de sa vie, et personne au monde ne s'en aperçut.

Ce qui changea cet homme et trouva le chemin de son cœur, ce fut la naissance de Régine.

Il ne pouvait douter qu'elle fût sa fille.

Ce que furent ces vingt années pour la maîtresse et pour l'amant, nous n'avons pas à en écrire l'histoire.

Nous dirons seulement que le père avait peu à peu senti grandir, dans le silence obligé de son cœur, toutes les tortures de sa paternité secrète.

Le général n'eut pas de soupçons, et les deux amants s'ingénièrent à entourer leur passion d'une prudence qui, jamais, ne s'était démentie.

Atteint de paralysie des jambes, Bettigny avait vu se resserrer de jour en jour plus étroitement l'horizon de sa vie dans laquelle se mouvaient, seules, deux créatures adorées, sa femme et sa fille.

Dès le début de la maladie, Marie-Ange s'était consacrée à l'infirme, entièrement, dans un grand remords de la faute commise, et Marjory comprit que s'ils continuaient de s'aimer malgré tout, c'en était fini pourtant de leurs amours.

Le lien de l'enfant rendait indissoluble leur union coupable.

Ils s'aimèrent en ce petit être où l'amant — le père — retrouvait en des élans de tendresse les traits, la finesse, la pureté de lignes, la parfaite beauté de la femme qu'il n'avait pas cessé de chérir...

L'enfant devint jeune fille, devint femme, devint mère à son tour.

Tout à coup, la catastrophe tant redoutée, à laquelle on ne pensait plus, qu'on ne croyait plus possible, éclate, sur le tard de ces vies que rien des choses passées ne paraissait plus menacer.

Deux ans après le mariage de Régine.

Un drame vulgaire, déconcertant dans sa simplicité tragique.

A la Vouère, un jour, Marie-Ange croyait le malade endormi dans sa chambre.

(A suivre.)

LA MAISON DU MYSTERE sera projetée dans tous les cinémas de la région.